

la Nouvelle Angleterre de la terre pour tous ceux qui en désirent ; l'habileté agricole se développerait, et plusieurs personnes entreprenantes resteraient sur les fermes pendant leur vie pour anoblir les poursuites de leur bas âge, pour éclairer par leur instruction et leur exemple leurs confrères laboureurs, au lieu de se livrer au commerce ou aux professions, seulement pour être trompés à chaque tour de la fortune.

Rien n'est plus préjudiciable aux cultivateurs de la Nouvelle Angleterre que leur penchant à cultiver une trop grande étendue de terre. C'est rendre des Comtés entiers plus pauvres chaque année. Cet appauvrissement a été si grand qu'il est estimé qu'il y a maintenant besoin des millions de piastres pour ramener le sol des États Libres à la grande fertilité qu'il possédait lorsque la cognée du bûcheron abatit les forêts pour l'exposer au soleil — et il faut que ce procédé continue jusqu'à ce que nous apprenions cette première leçon de culture ; que notre revenu ne dépend pas de la culture de plusieurs acres, mais de la culture libérale de quelques acres.

Il y a une connexion intime entre les grandes fermes et les récoltes modiques — la terre donne de justes retours. Elle produit avec épargne ou générosité, selon que les hommes agissent avec épargne ou générosité avec elle. Comme plusieurs hommes ayant de grandes fermes, n'ont pas de capitaux à part de leur terre, leurs bâtisses et leurs animaux, ils ne sont pas capables d'introduire des modes plus dispendieuses de culture, pour faire des expériences ou pour défricher leurs terres inutiles. Quand on leur dit de faire telles ou telles améliorations, leurs défenses invariables est : " Nous ne pouvons pas le faire. Le mieux que nous pouvons faire est de supporter nos familles et de payer nos taxes. L'amélioration est hors de question." Ainsi ils continuent d'année en année, dans ces vieilles manières de cultiver par les quelles une grande partie du sol de la Nouvelle Angleterre est devenue à ne rendre aucun profit.

Je conseillerais à ces grands propriétaires de terre de vendre une partie de leur terre, et d'employer leur argent à cultiver le reste comme ils devraient le cultiver. Ou s'ils ont des fils d'en diviser une partie entr'eux. Alors ils seroient obligés de limiter leur force et leur habileté à une plus petite étendue. Leur revenu serait plus grand, leurs terres deviendraient meilleures, les terres laissées en pâturage recevraient leur attention, et les prairies, ces mines de richesses agricoles, seroient égouttées et mises en culture. C.

Engraissement des Moutons.

En répondant aux questions " d'Un Jeune Cultivateur," sur ce sujet, faites dans le *Co. Gent., No. 13, Vol. 8*, je lui dirai seulement comment les moutons des autres ont été engraisés, et je le laisserai à sa discrétion pour les imiter ou non.

Il faut que les moutons soient bien protégés contre le froid et les temps pluvieux. Il faut faire des bâtisses express, fermées de tout côté excepté du côté sud. Il faut leur mettre une litière de paille dans les temps froids. Pour les engraisser, comme toute autre animal, tenez les séchement et chaudement. Plus ils ont de repos, ce qui est bon pour la santé, plus ils engraisent. Il leur faut de deux livres et demie à trois livres de foin chacun par jour, et deux à trois roquilles de blé-d'inde moulu. Une nourriture variée de racines et de grain est la meilleure, vû qu'elle n'est pas aussi rechauffante que du grain seul. Faites bouillir les racines et tranchez les. Un repas de racines et un ou deux repas de grain par jour diminueront la quantité de foin requise. Ils doivent avoir de l'eau fraîche au moins deux fois par jour — et un auge avec du goudron saupoudrer de sel, d'accès facile. On dit que quelques têtes de pin données de temps à autre pour brouter, tiennent bien lieu du goudron ; mais ne négligez pas de leur donner du sel souvent. On peut leur donner de l'avoine moulue au lieu du blé-d'inde si on le préfère. On peut les enfermer aussitôt que le temps froid commence, leur laissant l'usage d'un petit enclos lorsqu'il fait beau, ou bout de la bergerie. Ce sont des directions générales, à être modifiées en les appliquant suivant les lieux et les circonstances.

De plus permettez moi de conseiller à " Un Jeune Cultivateur," ainsi qu'aux vieux, de se pourvoir d'une bonne bibliothèque agricole, en addition à leurs journaux d'agriculture hebdomadaires. Ils ne regretteront jamais l'achat, et je garantirai que vingt-cinq-piastres ainsi dépensées seront plus que deux fois remboursées par l'information qu'ils auront. " Un Jeune Cultivateur" trouvera que la " Tenue des Moutons par Randall" sera bientôt payée, en lui disant comment mettre une couche extra de graisse sur ses douze agneaux, ce qui rapportera quelques piastres de plus dans sa poche.

Quand vous avez besoin d'un livre ou d'un traité sur l'agriculture, demandez à l'éditeur de votre journal d'agriculture quel est le meilleur ouvrage, convenant à vos besoins, localité, etc., sur le sujet ou branche particulière dont vous avez besoin, et il ne manquera pas de vous donner un avis, surtout s'il est un *Monsieur de Campagne (Country Gentleman)* ou un *Cultivateur*. — H. H. *Rose Cottage, La.*

" Il faut moins de Terre ou plus de Travail."

PAR LE PROF. J. A. NASH.

C'est le titre d'un excellent article dans un numéro récent du *Moore's Rural New Yorker*. Est-il vrai qu'il nous faut moins de terre ou plus de travail ? et si c'est le cas, qu'y a-t-il de mieux à faire, de diminuer la terre ou d'augmenter le travail ?

La terre inculte produit autant que la terre cultivée, si non plus. Le même soleil luit sur elle ; la même pluie l'arrose ; elle est

sous le même atmosphère. Il est dans la nature de la terre de toujours produire ; elle doit produire quelque chose. Un acre dans le Massachusetts produisait plus de bois il y a trois cents ans, qu'il ne produit de blé-d'inde maintenant. Le bois n'avait aucune valeur alors, il ne se vendait pas. Un acre sur les Montagnes Rocheuses produit autant maintenant. Mais qui en a le bénéfice ?

Le devoir de l'agriculture est de faire produire aux acres la plus grande valeur au temps et à la place ; ou, si non la plus grande valeur absolument, la plus grande valeur au-dessus du coût de la production, ou le plus grand profit. Ce serait un grand acte de folie pour un cordonnier que de bâtir une boutique de cent pieds de longueur, et alors n'y faire que l'ouvrage qu'il pourrait faire de ses propres mains. L'intérêt de la dépense serait plus que balancer le revenu. Il serait possible pour un cultivateur de faire une distribution aussi imprudente de ses capitaux. S'il occupait cent acres de terre labourable de haut prix, et qu'il n'y ferait pas plus d'ouvrage qu'il n'en pourrait faire de ses propres mains, le cas serait semblable. La longue boutique serait un capital mort, parcequ'elle ne serait d'aucun usage ; et la ferme serait un capital mort, à moitié mort au moins, parcequ'il ne serait pas possible de l'exploiter. Il y a une proportion à observer entre le capital fixe et le capital actif dans chaque affaire. Vous ne prendrez pas un marchand rusé, dans Broadway ou la Rue Washington, à mettre tout son argent dans un beau magasin, à acheter des marchandises pour le remplir. Il réserve quelque chose pour engager et payer des commis. Y a-t-il quelque raison pour la quelle le cultivateur mettrait tout ce qu'il a dans la terre, les instruments et les animaux, et ne garderait rien pour engager des travailleurs ?

Mille acres de terre, sans quelqu'un pour les cultiver, produiraient de la classe, du poisson, s'il y a des ruisseaux, des fruits sauvages et des ronges, et peut être quelques racines qui serviraient à prolonger la vie dans un cas de faim extrême. Un natif pourrait peut être y trouver à vivre. Ce serait un cas extrême. Considérons l'autre côté. Si mille hommes forts y travaillaient, un homme par acre, le tout serait bientôt défriché ; les rochers seroient changés en clôtures, ou du moins arrangés de manière à ne pas nuire à la culture ; les parties humides seroient égouttées ; les parties sèches soumises à l'irrigation ; les sols des différentes parties mêlés, en mêtant de l'argile sur du sable, et du sable sur l'argile ; le tout serait bien clôturé, et chaque acre serait comme un jardin. Au lieu de ne nourrir qu'une seule famille, cette terre fournirait de la nourriture à une population de dix mille personnes. Mais tout ceci pourrait n'être pas profitable. Mille piastres par jour seroient une grande somme à payer pour le travail.